

LINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE

- LUCCI Vincent et MILLET Agnès (dir.) : *L'orthographe de tous les jours. Enquête sur les pratiques orthographiques des Français*. Préface de Nina CATACH. Paris, Champion (Collection Politique linguistique), 1994.

Voici un ouvrage important, qui intéresse à plus d'un titre les didacticiens du français, les formateurs de maîtres.

L'objectif principal des auteurs est, comme le dit N. Catach, de "savoir comment orthographient réellement les Français. (...) Qu'y a-t-il de vrai dans les croyances et lamentations courantes au sujet de la "crise de l'orthographe" ?

Pour cela, ils se sont centrés sur les usages ordinaires du français, "qui n'avaient, jusqu'à présent, jamais été systématiquement décrits" :

- usages imprimés :
 - usage ordinaire de trois quotidiens,
 - étude de néologismes dans un corpus plus étendu de journaux et revues ;
- usages manuscrits :
 - usages ordinaires : lettres de demandes d'emploi, correspondance avec une tierce personne ou un organisme public, cahiers de liaison entre collègues (dans l'hôtellerie, chez des éducateurs),
 - écrits de futurs "professionnels" de l'orthographe : élèves de Secrétariat de Lycées professionnels, étudiants de Licence de Lettres modernes,
 - pratiques de correction d'instituteurs, de professeurs.

Les auteurs ont caractérisé les situations, par opposition, selon un certain nombre de variables : capital scolaire des scripteurs, temps de l'émission, avant-texte ou non, relations entre les correspondants, présence ou absence de lecteurs, écrits formels / non formels. C'est dire que la méthodologie s'inspire de la socio-linguistique.

Dans les écrits manuscrits ordinaires, la moyenne globale de variations est de 5 %, ce qui confirme que "le niveau" n'a pas baissé. Les variations sont de 7 % chez les scripteurs "Bac moins" et de 3 % chez les "Bac plus".

Plus des 3/4 des variations concernent les diacritiques et auxiliaires d'écriture (accents, cédille, tréma, trait d'union, blanc à l'intérieur d'un mot). Il est à noter que les "Bac plus" prennent davantage de liberté avec ces signes. Mais, par contre, ils se préoccupent davantage de l'orthographe "proprement dite", "étant, peut être, plus conscients que les autres des représentations sociales qui s'y attachent, puisque, par exemple, l'institution scolaire minimise le rôle de ces marques auxiliaires en les sanctionnant peu."

Pour ce qui est de l'orthographe "proprement dite", "c'est sur l'orthographe grammaticale que se concentre la variation." Enfin, le caractère formel des situations se croise avec le capital scolaire : si tous effectuent moins de variations dans les demandes d'emploi que dans la correspondance libre, les moins scolarisés produisent nettement plus de variations dans les situations les moins contraintes que les plus scolarisés.

Les futurs "professionnels" de l'orthographe ne produisent pas moins de variations que les auteurs "ordinaires". 5 % est-il un "seuil incompressible" ? Par ailleurs, la part des diacritiques et auxiliaires est, ici aussi, des 3/4. Le caractère formel (examen) de la situation fait baisser les variations dans toutes les zones du système.

Les variations d'ensemble sont moins fréquentes chez les étudiants de Lettres modernes. Mais les futures secrétaires produisent moins de variations sur les diacritiques et auxiliaires, et davantage sur l'orthographe grammaticale que ces étudiants. De manière générale, "les élèves de L.P., (...) issus, en majorité, de milieux peu favorisés, s'écartent non seulement de façon plus grande de la norme (...), mais paraissent révéler une attention plus grande sur les zones où le jugement social est le moins sévère. "Reproduction sociale", comme diraient Bourdieu et Passeron. D'autant que l'étude tend à montrer que les plus scolarisés utilisent certains signes (doubles consonnes, accent circonflexe, ...) comme signes... de distinction, et "en rajoutent".

Si les élèves de L.P. et les étudiants en Lettres n'ont pas la même représentation de "la règle du jeu", les **enseignants**, eux, donnent du jeu à la règle.

32 instituteurs de Cycle 3 et 32 professeurs de Collège ont corrigé 146 phrases proposées par les chercheurs. Les premiers ont repéré 57 % des écarts, et les seconds 76 %. Les variations relatives à l'orthographe grammaticale sont mieux repérées que celles qui concernent l'orthographe d'usage chez les professeurs, mais pas chez les instituteurs. Dans le domaine de l'usage, les signes à valeur lexicale (lettres dérivatives) sont les mieux repérés, et les auxiliaires et diacritiques les moins corrigés.

Les interviews des enseignants révèlent que les rectifications de 1990 sont quasi ignorées de tous. Face aux variantes incluses dans les phrases, les professeurs acceptent plus fréquemment les formes anciennes, grammaticales ou d'usage. Pour les instituteurs, il en est de même pour l'usage, mais, pour la grammaire, leur coeur balance...

Les acceptations des rectifications de 1990, chez les uns et les autres, concernent avant tout les suppressions d'exceptions à des règles très générales de l'écriture (géménées, lettres dérivatives). "L'ordre attire l'ordre". Inversement, l'acceptation de graphies pré-1990 concerne des zones où les règles sont incertaines et les graphies peu prédictibles.

13 instituteurs et 6 professeurs ont été interviewés sur leurs barèmes et leurs tolérances. Pour 5 instituteurs et les 6 professeurs, les fautes grammaticales coûtent deux fois plus que les fautes d'usage, comme de coutume au Brevet. Par ailleurs, presque tous les enseignants questionnés utilisent une troisième catégorie, celles des "petites fautes" accents, trait d'union, majuscules, ponctuation. Les tolérances les plus fréquentes portent sur ces mêmes signes, et, tant qu'elles n'ont pas été enseignées, sur "les règles difficiles".

On s'attendrait à ce que, dans les **journaux**, on n'observe quasiment pas de variations, les coquilles étant exclues, puisque les articles sont relus plusieurs fois. Il n'en est rien. Sur 150 pages, les chercheurs ont relevé 141 variations. C'est beaucoup moins que dans les écrits manuscrits, mais ce n'est pas négligeable.

Ces variations concernent avant tout les accents et traits d'union, et les lettres à valeur grammaticale ou morphologique (essentiellement les morpho-

grammes non verbaux). On peut penser que la norme les concernant est moins facilement accessible par les dictionnaires et les grammaires que, par exemple, celle des consonnes doubles. Enfin, les rectifications de 1990 sont peu respectées. On dénote même une tendance "sur-étymologisante", signe de "pseudo-culture".

Cette tendance se retrouve dans l'orthographe des mots nouveaux, c'est-à-dire non répertoriés dans les dictionnaires. Ils ne font, par ailleurs, que "reproduire, en les amplifiant, les incohérences de l'orthographe actuelle", en particulier en ce qui concerne les mots composés : trait d'union, blanc ou soudure, incohérence phonographiques aux jonctions préfixe + radical + suffixe.

En conclusion, on louera d'abord les auteurs d'avoir attiré l'attention sur le fait que l'étude des **variations** est tout aussi pertinente et heuristique en matière d'orthographe, où on les qualifie de "fautes", qu'en matière d'oral, par exemple, où elles sont considérées comme un phénomène linguistique fondamental. Ils plaident à juste titre pour un "dynamisme orthographique", nécessaire du fait de la grande complexité du système, de son utilisation par un nombre de plus en plus élevé de personnes, et de l'évolution continue de l'oral.

L'"usage" sert d'argument à tous ceux qui parlent, écrivent à propos de l'orthographe. Mais, ou bien il est assimilé à la norme ou à l'usage-norme de l'élite, ou bien à l'usage littéraire. Les auteurs sont allés enquêter sur des **usages** ordinaires. Comme l'écrit N. Catach, "le paradoxe est qu'un travail comme celui-ci apparaisse comme original".

Les variations des usages renseignent sur les **usagers**. D'une part, elles jouent un véritable rôle de "marqueurs sociaux", et le "savoir orthographe" participe de la reproduction sociale. D'autre part, une telle enquête pose aux didacticiens la question des "pratiques sociales de référence", selon l'expression de Martinand. Aucun usage, fût-il expert, ne respecte intégralement la norme. Et si, en orthographe comme dans d'autres domaines, les didacticiens de français rêveraient à la variabilité des pratiques ?

Les variations "renseignent aussi (...) sur le **code** lui-même, en faisant apparaître une dimension inhérente d'instabilité et de fragilité dans certaines zones." Elles "coïncident presque entièrement avec les rectifications de 1990". Elles sont indicatrices d'une évolution orthographique que les "autorités" (Académie, décideurs, enseignants, ...) accompagnent ou contrecarrent selon la valeur sociale que prend la norme dans chaque zone.

Enfin l'étude des variations montre qu'elles sont liées aux **paramètres situationnels**. Ce qui est vrai de grands adolescents et d'adultes l'est davantage encore des écoliers. La prise en compte de ces paramètres est bien une nécessité pour l'enseignement et la didactique de l'orthographe.

Gilbert DUCANCEL